

Homélies de José Lhoir : année B cahier 2

du 2^e au 8^e dimanche de l'année ordinaire

Année B - 2^{ème} dimanche ordinaire - Jean 1, 35-42

La vocation des premiers disciples rapportée par saint Jean.
Je surligne trois choses.

* La première:

Chez les Synoptiques, c'est Jésus qui appelle. Ici c'est Jean qui désigne Jésus et provoque la question des disciples. Or Jean, c'est l'ancien testament (qu'on ferait mieux d'appeler le premier: il y a quelque chose de prétentieux à traiter le premier testament d'ancien - ça fait un peu «antiquité» - et ce n'est pas très gentil pour les Juifs).

Jean joue un peu le rôle de charnière entre les deux:

Aux premiers, il dit: il est parmi vous celui qui continue la merveilleuse histoire consignée avec amour dans vos livres; regardez devant vous!

Aux seconds (à nous), il dit: lisez ce qui précède pour comprendre ce que vous vivez; regardez derrière vous!

En bref: le second testament est la suite merveilleuse du premier, mais il ne se comprend qu'à la lumière de ce qui le précède.

* La deuxième chose: *l'agneau de Dieu*.

Nous y sommes habitués, l'expression ne nous étonne plus. Nous la disons à chacune de nos eucharisties.

Elle ne va pourtant pas de soi. Dans le répertoire animalier, d'autres images étaient possibles pour désigner le Messie puisque c'est de lui qu'il s'agit, il y avait des patronages plus flatteurs. Et tout aussi vrais: l'aigle par exemple, il aurait pu comparer Jésus à un aigle, un aigle royal (Vous avez déjà eu la chance d'en observer dans la montagne?).

Il aurait pu dire: voici l'aigle de Dieu.

Ou le lion: voici le lion du Seigneur.

Ces images ont leurs titres de noblesse dans le premier testament

Il ne l'a pas fait. Pourquoi? Pourquoi l'agneau?

C'est une allusion à Isaïe. Vous vous souvenez? Ces mystérieuses prophéties qu'on lit le vendredi saint et qu'on appelle les chants du serviteur souffrant:

*«Comme un surgeon il a grandi devant nous,
comme une racine en terre aride
sans beauté ni éclat ni aimable apparence,
objet de mépris et rebut de l'humanité,
homme de douleur et connu de la souffrance,
comme ceux devant qui on se voile la face,
il était méprisé et déconsidéré.
Or c'était nos souffrances qu'il supportait
et nos douleurs dont il était accablé.
Comme un agneau conduit à la boucherie,
comme devant les tondeurs une brebis muette,
il n'ouvrira pas la bouche.»*

Isaïe donnait là une certaine description prophétique du Messie à venir. Il y en a d'autres, mais c'est celle-ci que Jésus a choisie, c'est celle en laquelle il s'est reconnu et dont il a fait son programme. Elle fut aussi le chiffre dont les premiers chrétiens se servirent pour le comprendre et l'interpréter. Mais elle a désarçonné ceux qui attendaient autre chose.

Au cœur du message chrétien, il y a l'agneau de Dieu, c.-à-d. quelqu'un qui donne librement sa vie. Pas parce qu'un Dieu Moloch l'exige, comme on l'a parfois sottement dit, ni parce que les humains ne peuvent se passer d'un bouc émissaire qu'ils chargent de leurs fautes et qui expie à leur place (comme dans les religions antiques), mais parce qu'il ne veut pas répondre au mal par le mal. Il ne court pas après l'échec et la mort, mais ne les refuse pas quand se taire et mourir est la seule façon d'aimer encore qui ne l'aime pas.

Comme les moines de Tibérine: ils n'ont pas recherché la mort mais ne l'ont pas fuie.

Je ne souhaite à personne, à commencer par moi-même, le sort des moines de Tibérine, mais je m'incline devant eux avec un immense respect. Ils sont mes aînés en évangile (1).

* Il y a encore une troisième chose que je surligne dans notre évangile : *venez et voyez*.

Jésus ne fait pas de discours, il dit seulement: venez voir, jugez par vous-mêmes. Et la chose semble avoir été probante, puisque André, convaincu, a, à son tour convaincu son frère Pierre.

C'est ainsi et seulement ainsi que l'évangile peut se répandre.

C'est ainsi et seulement ainsi qu'il a jamais convaincu personne.

C'est ainsi et seulement ainsi qu'il nous a convaincus: qui avons-nous rencontré qui nous a donné envie de croire à l'évangile: nos parents? des amis que nous aimions?

Nous ne convaincrons jamais personne autrement qu'en lui disant: viens et vois. Le christianisme se contracte par contagion.

Année B - 3^{ème} dimanche ordinaire - Marc, 1, 14-20.

C'est l'idée de conversion qui s'impose aujourd'hui, à regarder la première lecture et l'évangile.

Appel à la conversion dans la première lecture, extraite de ce merveilleux petit livre qui a nom «Livre de Jonas», le seul dans toute l'Ecriture à être plein d'humour (d'humour juif déjà) et dont le thème est la conversion des Ninivites pécheurs.

Appel à la conversion dans la bouche de Jésus.

Dieu veut donc la conversion des Ninivites pécheurs. Mais celui qu'il charge d'aller le leur dire, Jonas, ne l'entend pas de cette oreille.

Et, au lieu d'aller porter son message à Ninive, il file droit vers l'Ouest, le plus loin possible de Ninive.

S'en suivent toutes sortes de mésaventures dont la plus célèbre est le séjour dans le ventre de la baleine, après quoi Jonas prêche quand même à Ninive, qui se convertit.

Si on lit le texte jusqu'au bout, on apprend que Jonas en est fort marri, qu'il se couche lamentablement au pied d'un ricin pour cuver son amertume, que Dieu envoie un ver piquer le ricin qui se dessèche aussitôt, et que devant les lamentations de son prophète qui le supplie de lui prendre la vie, Dieu dit : «Eh quoi! Jonas, tu te plains de manquer d'ombre et moi je ne me soucierais pas tant de gens habitant Ninive qui ne savent même pas distinguer leur main gauche de leur main droite? »

Même appel à la conversion dans l'évangile. Deux phrases de Marc pour résumer tout le message de Jésus: «Convertissez-vous et croyez à l'évangile ».

Impression de conversion joyeuse.

Marc, qui ne dit jamais en trois mots ce qu'il peut dire en deux, affirme laconiquement qu'«ils quittent tout pour le suivre».

Les choses vont aussi vite qu'à Ninive. Il n'y a pas une minute à perdre.

Exactement comme celui qui a découvert un trésor et doit décider très vite: une aubaine à ne pas rater !

Il y a de la joie dans cette conversion-là!

Marc ne dit pas en quoi consiste cette conversion qui nous est demandée.

Il dit seulement: se convertir et s'ouvrir.

Se convertir et s'ouvrir ne sont sans doute pas deux démarches, mais une seule: celui qui se laisse éblouir par l'évangile se convertit aussi.

Mais dans la suite de son évangile, on voit Jésus agir, guérir, pardonner, faire des choses qui ne se font pas, violer des tabous.

Se convertir, c'est peut-être: faire par amour des choses même subversives, prendre des risques par amour.

Nous y reviendrons en lisant Saint Marc.

Il me semble que l'accent est ici moins «moral» qu'«évangélique».

Pas tellement «il faut vous convertir» que «vous pouvez vous convertir».

Si je dis à un toxicomane qu'il doit changer, ce n'est pas une bonne nouvelle que je lui apporte, je lui fais la morale.

Mais si je lui dis qu'il peut changer, je lui annonce une bonne nouvelle, un évangile.

Vous pouvez vous convertir, Dieu vous en rend capables.

C'est ce qu'il attend de vous, comme il l'attendait des gens de Ninive.

Son cœur est à la joie quand nous nous convertissons.

Il fait même le premier pas.

Avec un clin d'œil au lecteur, l'auteur de Jonas ajoute: Dieu lui-même vous en donne l'exemple: il se convertit de l'ardeur de sa colère, ébloui qu'il est par le comportement des Ninivites.

Que faire alors du texte de saint Paul que nous avons lu en seconde lecture?

Voudrait-il gâcher nos joies? Serait-ce vrai que «de même que la chenille choisit pour y déposer ses œufs les feuilles les plus belles, ainsi le prêtre pose sa malédiction sur nos plus belles joies» (William Blake)?

Mais regardez de plus près et faites le compte! S'il «gâche» le mariage, la joie, la propriété - ce sont les exemples qu'il donne - il gâche aussi la souffrance. Il dit qu'il y a autre chose, que la vie est plus que ce que l'on voit, que le dernier mot n'est pas encore dit.

Il manque donc quelque chose. L'au-delà? L'expression est piégée et rappelle fâcheusement la vallée de larmes de naguère, ce qui n'est guère flatteur pour l'amour de la vie.

Il reste que nous sommes des étrangers et des hôtes de passage, que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente.

Reste qu'on n'est pas chrétien sans cette tension-là.

Reste que «si leur voix n'était pas si touchante, si elles ne parlaient pas si bien d'autre chose, les créatures n'auraient pas de secret pour nous et nous serions en paix avec la rose».

Ne soyons pas en paix avec la rose.

Année B - 4^{ème} dimanche ordinaire - Marc 1, 21-28

Jésus guérit un homme possédé par un esprit mauvais.

Ne haussons pas les épaules:

c'est apparemment infiniment éloigné de notre univers culturel, et pourtant c'en est étonnamment proche.

Des gens «tourmentés par des esprits mauvais», ça existe toujours, à commencer par nous-mêmes peut-être.

Bien sûr, Marc partage les conceptions de son temps, il parle d'un esprit mauvais ou impur.

On voit des diables et des possessions partout.

Quel diagnostic porterait la science moderne sur ce «possédé» (je mets des guillemets)?

Hystérie? Maladie mentale probablement.

De toute manière, un pauvre homme, «possédé», c'est un passif,

possédé, ne se possédant plus, aliéné, esclave, divisé,
déchiré,
malade d'angoisse et de haine de soi.

Excursus à propos du diable:

Le diable est une personnification du mal.

Pourquoi l'a-t-on inventé? Pour donner une explication au mal.

Le mal est si violent parfois, si massivement inintelligible qu'on a cru parfois l'expliquer en inventant quelqu'un qui, dans les coulisses, tirerait les ficelles.

Tant de mal, pensait-on, devait venir de quelqu'un.

Et on a personnifié le mal, on a inventé le diable.

Je ne sais pas si le diable existe.

Mais lui attribuer le mal n'explique pas grand-chose: nous voilà bien avancés!:

Que je sois tenté par ma nature égoïste ou par un personnage fourchu et cornu qu'on appelle Satan, qu'est-ce que ça change?

Je reprends le récit: l'esprit mauvais proteste.

Je traduis: l'homme possédé résiste à sa libération, il n'en veut pas.

Et cela aussi est bien observé: il peut arriver qu'on n'ait pas envie de sortir de sa prison.

Parce que le mal captive, il fascine,
comme on dit que certains serpents fascinent leur proie avant de la dévorer, la rendent incapable de fuir.

Le mal fait peur et attire à la fois.

Ceci encore:

Il n'est pas sûr que les choses se soient passées comme Marc les rapporte.

Je le soupçonne d'avoir écrasé les plans (c'est un procédé qui porte un nom en photographie: un zoom?).

Les choses ne se passent d'ordinaire pas de la sorte,
une guérison ne se fait pas si vite.

Il faut du temps à l'homme pour se libérer de ses esprits mauvais,
comme il a fallu 40 ans au peuple d'Israël, presque une vie humaine,
pour oublier l'Egypte...

Et ils voulaient y retourner parce qu'elle avait des avantages, elle procurait un plaisir immédiat!

Notre vie est faite de hauts et de bas, de reprises et de chutes, d'espoir et de crainte, d'angoisse et de désir.

La victoire sur le mal ressemble à la victoire des Hollandais sur la mer: on la fait reculer, on gagne un lopin de terre, on en fait un polder, et puis l'eau revient, et il faut se remettre à pomper et c'est à ça que servent les jolis petits moulins qu'on voit dans le paysage...

Mais l'essentiel du récit est encore à venir: il est dans la libération de cet homme, sa guérison, l'équivalent du «lève-toi et marche» que Jésus dira au paralytique et qui résume si bien un aspect essentiel de son message.

Jésus attaque.

Le mal ne s'en ira pas tout seul, il ne faut pas attendre qu'il veuille bien s'en aller, il ne faut pas s'en accommoder, le laisser occuper le terrain, il faut passer à l'offensive.

Le mal sous toutes ses formes: tout ce qui est contraire au royaume: la toute puissance de l'argent, l'intolérance, la guerre, la haine.

On lit plus loin, dans le même évangile de Marc, que Jésus envoie ses disciples - nous - chasser à leur tour les démons et guérir les malades, mettre les gens debout, faire progresser son royaume de justice et de paix.

Je ne dis pas que nous devions le faire, ce qui serait vous faire la morale; je dis que nous pouvions le faire, c'est la bonne nouvelle.

Année B - La présentation de Jésus au Temple Luc, 2, 22-32

C'est Luc et lui seul qui raconte ces belles histoires de l'enfance du Christ
Aujourd'hui, la présentation : le quatrième mystère joyeux du rosaire
La présentation est un peu le volet central d'un triptyque :
panneau de gauche : Zacharie, Elisabeth, les parents de Jean et Jean,
panneau de droite : les deux vieillards d'aujourd'hui Syméon et Anne
panneau central : Joseph, Marie, Jésus

C'est fou ce qu'on chante et ce qu'on est inspiré en ces débuts de la bonne nouvelle

(le souffleur c'est évidemment Saint Luc qui est décidément un grand poète) :
Zacharie, Marie, Syméon ont un don prodigieux pour le chant et la composition poétique :

Zacharie chante le Benedictus (« Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël ») dont l'Eglise fera sa prière du matin

Marie chante son Magnificat (« Mon âme exalte le Seigneur ») dont l'Eglise fera sa prière du soir

Syméon chante son Nunc dimittis (« Maintenant o maître souverain ») dont l'Eglise fera sa prière avant la nuit.

Mais je reviens à notre évangile :

C'est d'abord la rencontre, toute simple, presque idyllique, de deux vieillards : Syméon et Anne et d'un tout jeune couple : Joseph et Marie
il y a beaucoup de joie, très pure, dans le récit

Les deux vieillards sont pleins d'une belle vieillesse

Pas trace de tristesse de fin de vie

Pas de nostalgie mélancolique des années passées

Pas de vains regrets

Mais un regard tourné vers l'avant

J'ai retrouvé quelque chose de cette belle sérénité chez le philosophe Paul Ricoeur, qui disait peu de temps avant sa mort : « Que Dieu à ma mort, fasse de moi ce qu'il voudra. Je ne réclame rien, je ne revendique aucun après »

Ils ne font pas penser à des arbres desséchés mais plutôt à un beau panier de fruits savoureux

Comment ne pas citer Victor Hugo (surtout que c'est du meilleur) :

*« Car le jeune homme est beau mais le vieillard est grand
Le vieillard qui revient à la source première
entre aux jours éternels et sort des jours changeants
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens
Mais dans l'oeil du vieillard on voit de la lumière »*

Le jeune couple de Marie et Joseph : on les imagine modestement fiers
Ce sont des pauvres : ils ne peuvent offrir que l'offrande des pauvres : un couple
de tourterelles : il ne devait pas être difficile de s'en procurer

Elle était belle, cette idée d'offrir quelque chose : on venait dire merci pour la
merveilleuse petite vie reçue et à vous confiée.

Comme elle devait être fière, Marie, d'entendre ce qu'on disait de son enfant

Inquiète aussi ; les paroles de Syméon sur le glaive de douleur
Etait-ce ce qu'il fallait dire à une jeune maman ?
Marie a dû comprendre qu'elle souffrirait de voir souffrir son fils
Est-ce qu'il a vraiment dit ça, Syméon, ou si c'est Luc, qui connaît la fin de
l'histoire, qui le lui fait dire ?

S'il vous plaît, cessons d'imaginer mon saint patron sous les traits d'un barbon
que l'âge a rendu inoffensif : ce n'est flatteur ni pour Joseph ni pour Marie
Marie devait avoir quinze ans et Joseph pas beaucoup plus

Mais il y a autre chose dans le récit de la présentation
Luc a une idée derrière la tête
Il veut plus que nous rapporter la rencontre touchante d'un jeune couple et de
deux vieillards
Le récit est lourd de sens
Syméon et Anne, c'est le premier testament
Marie, Joseph, Jésus, c'est le nouveau
Et l'on voit l'ancien testament qui s'efface pour laisser la place au nouveau
Le premier testament passe la main au second, le relais est assuré,

Syméon l'a compris et il dit :

*« Maintenant o Maître souverain
tu peux laisser s'en aller ton serviteur
en paix selon ta parole
Car mes yeux ont vu le salut
que tu prépares à la face des peuples
Lumière pour éclairer les nations
et gloire d'Israël ton peuple »*

C'est un beau texte pour le soir de la vie et que j'aime lire aux funérailles de personnes âgées

Ceux qui ont beaucoup vécu peuvent dire, s'ils font silence,
peuvent dire par le meilleur d'eux-mêmes qu'ils ont vu le salut

Année B - 5^{ème} dimanche ordinaire - Marc 1, 29-39.

Notre évangile pourrait porter comme titre: une journée dans la vie de Jésus. C'est un récit tendu, fébrile. J'y fais quelques arrêts sur image.

Vous rappeler d'abord que le Jésus de Marc est tout sauf bavard, à la différence du Jésus de Matthieu qui parle beaucoup. C'est un taiseux qui agit, guérit, console, met debout.

Qui chasse les esprits mauvais: c'était quoi ces esprits mauvais dont notre évangile parle trois fois?

On en voyait vite et beaucoup à l'époque, et nous leur donnerions sans doute d'autres noms. Mais leur donner leurs vrais noms est sans importance: ce qui importe, c'est que Jésus se penche sur des êtres qui souffrent et leur offre son secours. En un mot qu'il les sauve.

Et c'est le contenu que je vous propose de donner aux mots *sauver, sauveur*: mettre debout, dire aux blessés de la vie: *Lève-toi et marche.*

Leur dire: *A tout moment un nouvel avenir est possible.*

Et vous voyez que ce salut-là n'est pas pour plus tard, mais pour tout de suite.

S'il avait rencontré Job (hypothèse évidemment impossible, Job étant une fiction littéraire, une longue méditation sur le malheur innocent), le Jésus de Marc n'aurait sans doute rien dit, il lui aurait peut-être simplement pris la main en silence, et l'aurait gardée sans mot dire comme on le fait parfois avec un malade.

Il impose le **silence**, il met l'embargo sur son identité, il ne veut pas que l'on croie trop vite savoir qui il est, qu'on se méprenne sur son compte.

Paradoxe, quand on pourra enfin parler, tout à la fin, quand on l'aura vu vivre et mourir, et qu'il s'agira de dire qui il est, tous ces bavards se tairont dans toutes les langues, sauf le centurion romain, un païen, qui dira, voyant mourir Jésus: «*Vraiment cet homme était le fils de Dieu*». Mais «*les femmes - derniers mots de l'évangile de Marc - , les femmes s'ensuivent et ne dirent rien à personne parce qu'elles avaient peur*».

Que vient faire tout à coup ce zoom sur la guérison de **la belle-mère de Pierre?**

J'ai lu dans un livre sérieux ceci qui me plaît: que la fièvre de la femme avait peut-être nom Jésus et Pierre... A Jésus, elle ne pardonne pas d'avoir entraîné Pierre dans une aventure.

Et à son nigaud de beau-fils, d'avoir laissé sa barque pour suivre un inconnu. Pierre aurait dit à Jésus: montre-toi, parle-lui, explique-lui, tu trouveras les mots, elle comprendra...

Et le miracle s'était produit, les choses s'étaient passées de la sorte et la fièvre l'avait quittée.

Ceci encore avant de quitter la belle-mère du premier pape:

«*Il la fit se lever, la fièvre la quitta et elle les servait*»: elle n'a pas fait le tour avec un plateau et des sandwiches,

mais accompli les deux choses qu'on attend de chacun d'entre nous et qui prouvent notre bonne santé morale:

nous lever, c.-à-d. tenir debout tout seuls, et servir les autres.

Puis il se retire pour **prier**: et c'est une plage de silence nocturne, après la journée trépidante.

Comme en musique, un mouvement très doux peut faire suite à un «vivace con moto».

Pourquoi Jésus priait-il? Pour rétablir l'équilibre? Parce que «les humains c'est bien, mais Dieu ça compte aussi, et qu'on a des devoirs envers lui»?

Horizontalistes et verticalistes: on s'écharpe régulièrement sur le sujet...

L'explication est simple et belle si on veut bien admettre une définition de la prière:

prier c'est causer avec Dieu, selon le dit du psaume 62 chanté à l'office monastique: *La nuit je me souviens de toi et je passe des heures à te parler.* (Ce n'est pas le moment idéal pour parler à Dieu, la nuit est faite pour dormir, mais l'insomnie du psalmiste nous a valu une belle définition: prier c'est causer avec Dieu.)

Causer avec Dieu comme on cause avec un ami. Causer sa vie, causer le monde, causer ses joies, ses peines, ses espoirs, ses soucis. On peut tout dire à son Père comme Moïse qui connaissait Dieu face à face, dit le Deutéronome et lui parlait avec l'assurance d'un ami qui parle avec un ami (Dt, 34, 10).

Pour le mettre au courant, parce qu'il ne le sait pas, parce qu'il dort et qu'il faut le réveiller?

Mais non: tout simplement parce qu'il aime que nous lui causions, que nous lui tenions compagnie, ça le rassure: on est bien là!

Nos journées, nos projets, nos espoirs, nos soucis, ça l'intéresse, il aime bien qu'on les lui raconte.

Dieu est comme l'enfant de l'histoire juive. Il pleure tout seul et on lui demande: *Pourquoi pleures-tu?* Et il répond: *Je me cache et personne ne me cherche.* Dieu aimerait bien qu'on le cherche, il voudrait bien qu'on l'aime.

(Et je comprends un peu pourquoi notre Dieu n'est pas évident, pourquoi même il se cache ainsi que le dit Isaïe: s'il était évident, nous ne le chercherions pas, nous n'aurions pas l'occasion de lui prouver que nous l'aimons.)

Nous prions pour le rassurer, lui dire que nous l'aimons, que son amour est répondu, réciproque, aimé.

Nous sommes importants pour lui, il est important pour nous.

En termes savants: à un Dieu anthropocentrique répond un homme résolument théocentrique.

C'est ainsi, je crois, que Jésus priait.

Je l'imagine racontant ses journées à son Père, lui faisant part de ses projets pour le lendemain...

Si cette conception de la prière est correcte, elle dédouane bien des choses: on peut tout dire à Dieu et, croyez-moi, les psaumes qui sont la bible en prière, ne s'en privent pas.

Dédouanées, entre autres, ce qu'on appelait les distractions dans la prière. Dans des temps très lointains, on m'a appris que c'était une faute d'avoir des distractions dans la prière. Maintenant, je m'efforce d'en faire un combustible pour ma prière et je ne me lasse pas de dire:

*Laisse monter vers toi, Seigneur, le bruit de notre terre
pour l'accueillir dans ton silence
Et fais descendre sur nous ta paix, Jésus-Christ notre Seigneur.*

Année B - 6^{ème} dimanche ordinaire - Marc 1, 40-45

Marc donc, qu'on lit toute cette année.

Le plus court des quatre évangiles (il semble qu'on le lise en une heure et quart).

Marc qui cravache son récit, qui mène les événements à la hussarde.

C'est trop peu de dire: «vivace», c'est «vivace con furia».

Un de ses mots préférés est «aussitôt»: deux fois dans notre évangile.

Son Jésus parle peu, il agit. Il fait ce qu'on est convenu d'appeler des miracles.

Je suis de ceux qui voient avec crainte arriver les récits de miracle.

A qui fera-t-on croire que les choses se sont passées comme ça?

On s'en tire - à bon droit - en disant que le miracle n'est pas l'essentiel,

qu'il n'est que la fusée porteuse, qu'il ne faut pas s'y attarder.

Que l'essentiel est ailleurs, c'est le sens. Au fond, on botte en touche:

on galope du signe au signifié, pour reprendre les termes techniques.

Et on a raison parce que c'est le sens qui compte et que le temps (d'homélie !) est compté.

Voyez aujourd'hui: la guérison d'un lépreux: elle est emblématique, remplie de sens.

Le lépreux est un intouchable, un réprouvé, un supposé pécheur (Dieu sait ce qu'il a fait pour être ainsi puni! Car sa maladie est évidemment une punition). On n'a pas le droit de s'en approcher, et lui ne peut s'approcher de personne. Jésus se rend impur en prenant contact avec lui.

Il le fait quand même: quel discours programme! En clair: c'est pour des gens comme les lépreux que je suis venu!

Mais quid de la fusée porteuse? Que s'est-il donc passé? Quid du miracle?

Je vous fais quelques réflexions outrageusement simplificatrices,

et, ce faisant, j'exorcise la mauvaise conscience que j'ai de n'en jamais parler.

Ce qui s'est exactement passé, bien difficile à dire. Qu'est-ce qu'on appelait la lèpre?

On n'était pas très avancé en médecine. A ma connaissance, on n'a jamais vu la lèpre guérir de cette manière.

Il faut regarder par dessus l'épaule de Marc et voir comment il travaille.

Marc est un conteur populaire. Il l'aime, son Jésus, alors il en rajoute.

Par exemple, il zoome, il écrase le temps, il l'accélère: tout se passe d'un coup sec. Ne nous fâchons pas: on était friand de merveilleux et d'extraordinaire.

Et puis, pourquoi Jésus n'aurait-il pas eu sa légende dorée? Pourquoi n'y aurait-il pas de légendes dans les évangiles? De dévotes exagérations? On ne prête qu'aux riches...

Comprenez-moi bien: il y a une légende dorée de François d'Assise, elle est même très belle, les fioretti. Personne ne croit que François ait vraiment fait taire les petits oiseaux, qu'il ait aussi prêché aux poissons et que le loup de Gubbio lui a donné la patte. Mais il y a une vérité des fioretti, ils nous font mieux comprendre François et son univers de réconciliation universelle. A condition, évidemment, qu'on sache que c'est de la légende.

Jésus devait être - pour le classer dans nos catégories - un pacificateur hors pair, un réconciliateur, un libérateur. Il restituait les gens à eux-mêmes, il leur rendait le goût de vivre, il les mettait debout. Parfois aussi il guérissait les corps parce que le corps et l'âme ont partie liée.

Lire les Ecritures: c'est épaisant, c'est merveilleux, elles méritent qu'on s'y attarde. Il faut chaque fois déterminer dans quelle clef la partition a été écrite et ne pas se tromper.

Ne prenez pas Jonas pour une page d'histoire, c'est presque une galéjade. Et si les créationnistes croient que le monde a été créé en six jours comme raconté au livre de la Genèse, ils se trompent, ils lisent mal. Le livre ne les trompe pas, il ne ment pas, ce sont eux qui lisent mal.

Une chose encore, pour que je n'aie pas parlé pour la tête seulement mais aussi pour le cœur:

ce qui est certain, ce qui sauve ce qu'on appelle communément des miracles de l'évangile, ce qui me réconcilie avec eux, c'est qu'ils ne sont jamais du barnum, jamais de l'esbroufe, jamais du merveilleux gratuit. (Au contraire de certains apocryphes où Jésus multiplie gratuitement les prouesses. Tout enfant, apprenons-nous, il façonnait des petits oiseaux en terre puis il soufflait dessus et les oiseaux se mettaient à voler !)

Ce sont des œuvres de bonté, des signes, la révélation, l'irruption d'un autre monde et l'invitation à y entrer, à le faire croître, à nous y atteler avec Jésus.

Ce ne sont pas des preuves, et je n'aime pas le mot «miracles», laissons-le tomber.

Ce qu'on appelle miracle ne veut rien dire, il ne prouve rien, il ne veut rien prouver.

Et c'est l'honneur de Dieu qu'on veut ici sauver, car me poursuit la réflexion d'un incroyant:

«Quand même, ton Jésus, pour en être réduit à marcher sur les eaux, il devait n'avoir que de bien piètres arguments!»

Jésus a tellement peur qu'on se méprenne, qu'on diffuse de lui une image trompeuse, qu'on lui colle au dos une image de bateleur, qu'il impose le silence. Epargnez-moi votre publicité.

Je crois qu'il doit approuver ce que je vous ai raconté.

Autre homélie pour le même dimanche

Ce qui s'est passé, je n'en sais rien.

On criait facilement au miracle du temps de Jésus.

Mais cet évangile m'inspire deux réflexions, deux arrêts sur image.

* Première réflexion:

Pour sauver cet homme, briser son isolement (car il y a au moins eu cela), lui dire sa proximité, Jésus a violé une interdiction, il a franchi une barrière.

Les lépreux étaient isolés, ostracisés, mis en quarantaine, de vrais intouchables. (Ne hurlons pas trop vite: la mesure était sans doute d'origine prophylactique et elle a duré au moins jusqu'au Moyen-Age: rappelez-vous les lépreux et leurs crêcelles, la léproserie qu'on voit à l'abbaye de Villers.)

Mais comme on croyait dur comme fer que la maladie ne pouvait provenir que du péché, on les considérait aussi comme des pécheurs, il était doublement interdit de les fréquenter, ils étaient deux fois au ban.

Jésus viole donc une interdiction, il aurait dû se tenir à l'écart, il touche et se laisse toucher.

Et si le lépreux s'approche, c'est qu'il a confiance en cet homme dont on a dû lui dire

qu'il agissait avec une liberté souveraine, que rien n'arrêtait quand il s'agissait de faire le bien.

C'est ma première image, celle d'un Jésus en mauvaise compagnie, chez les exclus, chez les plus exclus des exclus. (François d'Assise l'imitera plus tard et son baiser au lépreux bouleversera sa vie.)

Jésus n'est pas un anarchiste, il ne se moque pas des lois, il ne dit pas qu'il est interdit d'interdire,
mais il est prêt à transgresser la loi quand il s'agit de sauver un frère.

De cet amour souverainement libre et transgresseur, j'ai cherché un exemple actuel, je l'ai trouvé dans la vie de Damien, le Père Damien, l'apôtre des lépreux. En 1883, Damien avait alors 43 ans et encore 6 ans à vivre, son supérieur le décrivait comme suit:

«Bon prêtre, excessivement dévoué aux lépreux. Je dis excessivement parce que parfois le zèle indiscret l'amène à dire, à écrire ou même à faire des choses que l'autorité ecclésiastique ne peut que critiquer: comme de marier des hommes et des femmes qui, en venant à la léproserie, ont abandonné leur conjoint.»

(Comprenons: qui ont dû abandonner définitivement leur conjoint valide.) Il s'agit donc de femmes et d'hommes mariés que la lèpre avait séparés à tout jamais de leur conjoint vivant. Damien a accepté de célébrer ce genre de mariages, alors que le conjoint légitime était en vie et parfaitement connu. Damien a été un transgresseur.

Dieu doit aimer ceux qui prennent des risques pour le royaume. Dieu est avec ceux qui vivent dangereusement pour l'évangile.

* Mon deuxième arrêt sur image concerne le silence imposé par Jésus, que tout le monde viole allègrement d'ailleurs. La chose est propre à Marc, c'est lui qui revient sans cesse sur ce qu'on appelé le secret messianique. L'explication est simple: Jésus ne veut pas qu'on se trompe sur son identité, qu'on croie trop vite savoir qui il est, qu'on le prenne pour un faiseur de miracles, un magicien, un bonimenteur. C'est comme s'il disait: attendez la fin. Ne me jugez en tout cas pas sur les miracles, n'en parlez pas. Je les fais à contre-cœur, ce sont des signes du royaume que le Père accomplit pour vous parler d'autre chose, d'un monde de bonté, d'un royaume à construire ensemble.

Mais Marc, dans son évangile, a dramatisé la chose. Tout son évangile (si vous le lisez - il est très court - vous vous en rendrez compte) est traversé par une question: cet homme qui fait des miracles, qui guérit, qui pardonne, qui parle avec autorité, qui est-il? Et tout le monde y va de sa réponse, et tout le monde parle. Et Jésus passe son temps à imposer le silence à ces bavards qui parlent trop vite, qui n'ont pas été jusqu'au bout. Et puis, tout à la fin, quand on pourrait enfin parler, parce qu'on a vu vivre et mourir Jésus-Christ - qui était autre chose

qu'un faiseur de miracles! -, quand les anges disent aux femmes d'aller dire aux apôtres qu'il est ressuscité, les femmes se taisent, l'évangile se termine par un silence. «Elles ne dirent rien à personne et elles s'enfuirent car elles avaient peur.» (Plus tard, on a rajouté quelques versets à l'évangile, mais ils ne figuraient pas dans la première version.)

Le seul à parler, le seul à deviner quelque chose, ce sera le centurion romain, au pied de la croix:

en voyant Jésus mourir, il dira laconiquement: «Vraiment cet homme était le fils de Dieu.»

Saint Marc a voulu ce silence pour que nous le remplissions.

Vous avez vu vivre et mourir Jésus. Croyez-vous qu'il est ressuscité? Croyez qu'en le ressuscitant, Dieu lui a donné raison. Etes-vous prêts à vivre comme il a vécu?

L'évangile de ce dimanche est une histoire d'exclus, une histoire de baiser au lépreux.

Il n'y a plus parmi nous de lépreux avec leur crêcelle, mais des exclus de toute sorte, il y en a encore.

C'est à eux que Jésus allait d'abord. Et nous?

Année B - 7^{ème} dimanche ordinaire - Marc 2, 1 à 12

En 2021, on ne célèbre pas les 7^{ème}, 8^{ème}, 9^{ème} et 10^{ème} dimanches de l'année B

Jésus fait beaucoup de miracles dans l'évangile de Marc.

Dimanche passé, il guérissait un lépreux,
aujourd'hui, c'est un paralytique.

Le Jésus de Marc agit sans cesse,
celui de Matthieu parle davantage.

Jésus est donc occupé à annoncer la bonne nouvelle, quand tout à coup, il doit se taire:

le ciel lui tombe littéralement sur la tête sous la forme du plafond.

La chose a quelque chose de comique, d'émouvant en tout cas.

Quatre hommes:

ils ont mis leur copain sur une civière quand ils ont appris que Jésus était là.
Mais pas moyen de s'approcher: trop de monde!

Alors, ils passent par l'escalier extérieur qui conduit à la terrasse, sur le toit,

ils l'ouvrent et parachutent le copain aux pieds de Jésus.
Oh oui, Marc a raison de dire qu'il la *voyait*, Jésus, leur foi!

Curieuse réaction de Jésus: «tes péchés sont pardonnés». Ce n'est pas ça qu'il demandait, mais d'être guéri! Alors, Jésus croit, lui aussi, que la maladie est la punition du péché? Et que donc le pardon des fautes est la condition préliminaire à la guérison corporelle?

C'était la conception courante (et elle a la vie dure: que de fois n'entend-on dire: qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être traité de la sorte?)

Parenthèse: d'où vient cette curieuse idée?

Peut-être de ce nous n'admettons pas que le malheur ou la maladie frappent aveuglément, qu'il n'y a rien à en dire, rien à expliquer?

Circulez, il n'y a rien à voir.

Alors on dit: plutôt Dieu que le hasard.

Comme si d'avoir localisé le mal nous rassurait:

le malade est puni parce qu'il a péché, lui ou ses ancêtres.

Mais nous savons très bien que Jésus ne la partage pas, cette opinion courante.

Alors?

Eh bien, si au contraire, l'exception confirmait la règle, et que «tes péchés sont pardonnés» était exactement ce qu'il fallait dire? Si Jésus sait - ne me demandez pas comment - que la paralysie de cet homme a sa source en son cœur, qu'il y a là un obstacle à faire sauter pour que son corps puisse se remettre à fonctionner...

Alors ce miracle cesse d'être quelque chose d'extraordinaire. C'est moins une guérison qu'une libération, Jésus est moins un thaumaturge qu'un libérateur.

Qu'est-ce qui le tenait cloué à sa civière?
Quelle angoisse, quelle peur, quelle culpabilité le tenait paralysé?
Pourquoi traînait-il son passé comme on traîne un boulet?
L'histoire ne le dit pas, et je ne vais pas faire un roman.

Jésus lui dit: «Tes péchés sont pardonnés ».

Cela veut dire :

«Tu es plus grand que ton péché,

Dieu t'aime à travers tout et tu restes son enfant malgré ta faute.»

« Le Seigneur est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour, comme est loin l'orient de l'occident, il éloigne de nous nos péchés. »

« Lève-toi et marche! »

L'important est ce qu'il y a devant,

ne t'attarde pas au regret des occasions manquées ou même des fautes commises,

va de l'avant,

à tout moment un nouvel avenir est possible.

Lève-toi et marche!

Dans une épître, saint Jean dit cela de façon fulgurante:

«Même si notre cœur nous accuse,

Dieu est plus grand que notre cœur.»

«Tes péchés sont pardonnés »:

c'est exactement ce qu'il fallait dire,

et la suite, ce qu'on appelle le miracle, ne nous apprend plus rien.

En un sens, elle n'est pas l'essentiel.

L'essentiel n'est pas la guérison mais la libération.

La guérison qui suit coule de source, elle suit le plus naturellement du monde.

Il y a bien un semblant de mise en scène avec une polémique avec les adversaires:

« Qu'est-ce qui est le plus facile?...Eh bien, afin que vous sachiez... »

Mais ça n'ajoute rien, c'est déjà fait,

le corps est déjà guéri,

Jésus sait bien qu'il en sortira vainqueur.

La guérison fait partie du pardon,

l'âme est guérie et le corps suit.

S'il ne nous faut retenir qu'une chose de notre évangile,

que ce soit «lève-toi et marche »,

qui le résume admirablement:

Jésus est celui qui nous le dit sans cesse.

Et ceci encore:

Il y a quelque chose pour nous dans cet évangile,

nous aussi nous pouvons dire: «lève-toi et marche»
à la suite de celui qui nous l'a dit d'abord.

Nous sommes peut-être, nous aussi, ce mystérieux «fils d'homme »
qui a le pouvoir de remettre les péchés,
de dire aux autres «Lève-toi et marche »,
et de les entendre nous le dire à nous aussi...

J'ai choisi de commenter la première lecture, Osée, le prophète.
Une page pleine de tendresse,
comme est plein de tendresse aussi le psaume 102,
deux grands textes du premier testament.

*« Mon épouse infidèle, je vais la séduire
Je vais l'entraîner jusqu'au désert
Et je lui parlerai cœur à cœur ».*

Qu'est-ce qui s'est passé, à quoi est-il fait allusion?
L'histoire ne le dit pas.
Une chose est sûre: l'épouse, c.-à-d. le peuple, a été infidèle
et Dieu souffre de n'être pas aimé.

Alors, pour regagner le cœur de son peuple, il va l'entraîner au désert des débuts.
Parce que le désert est le lieu où se perdent les fausses assurances,
l'homme y est nu, sans miroir pour se contempler,
sans adulateurs pour l'applaudir,
vrai,
parce que le désert est le temps des fiançailles de Dieu avec son peuple.

Il y a du pardon dans ce texte, et je veux vous parler,
mais pas sans vous dire, d'abord, qu'il y a ici une belle description de l'amour,
ce mot usé jusqu'à la corde, tellement usé qu'on ose à peine le prononcer.

Ce que le texte nous apprend, c'est que, contrairement à ce qu'on croit parfois,
l'amour n'est pas désintéressé.
L'amour attend d'être aimé en retour,
il souffre de ne pas l'être.
Un amour qui aimeraient sans rien attendre, ne serait pas un véritable amour,
puisqu'il ne ferait aucun cas de la réponse de l'autre,
puisque l'autre n'aurait pas d'importance à ses yeux.
Dire à quelqu'un «je t'aime», c'est lui dire «aime-moi»...

Dieu n'est pas désintéressé quand il nous aime,
Il attend notre réponse.
Dieu est un mendiant d'amour,
nous sommes importants à ses yeux.

Mais nous apprenons aussi que l'amour véritable, l'amour mendiant qui quémande une réponse de l'autre, est prêt aussi à endurer sa lenteur, son péché, son refus. L'amour ne s'impose pas.

C'est ainsi que Dieu nous aime d'un amour patient, tête, Qui ne s'impose jamais.

Et si nous revenons, il se réjouira, il nous pardonnera, comme le dit l'admirable psaume 102.

*« Bénis le Seigneur, ô mon âme,
et du fond de mon être son saint nom;
bénis le Seigneur, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits.*

*Lui qui pardonne toutes tes offenses
qui te guérit de toute maladie,
Il réclame à la tombe ta vie,
Il te couronne d'amour et de tendresse.*

*Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour.
Il n'agit pas envers nous selon nos fautes,
ne nous rend pas selon nos offenses.*

*Comme est la tendresse d'un père pour ses fils,
tendre est le Seigneur pour qui le craint.
Comme est loin l'Orient de l'Occident,
Il éloigne de nous nos péchés... »*

Le pardon...

Je peux agrandir le mot ?

Sainte Thérèse de Lisieux disait qu'aimer c'était pardonner.

(J'espère que c'est aussi autre chose, mais le pardon est sans doute la pierre de touche de l'amour.)

Il en est beaucoup question dans notre lecture.

Dieu pourrait abandonner son peuple,

Il pourrait s'en venger.

Au lieu de quoi, Il se porte à son secours,
Il paye de sa personne,
Il est prêt à perdre la face,
(pardonner c'est toujours un peu perdre la face).
Ce qui me fait toujours penser à Paul VI déclarant à l'ONU, je crois,
que le bien des autres était plus important que notre honneur.

Je crois qu'on est ici au cœur de notre foi:
le centre du judéo-christianisme
c'est l'image, ou l'idéal, ou le symbole du serviteur souffrant.
Ni bouc émissaire,
ni victime expiatoire offerte en punition
parce que l'exigerait un Dieu pervers, méchant et jaloux,
le serviteur souffrant qui donne sa vie sans que personne la lui ôte.

Pardonnez-moi: j'emploie de grands mots pour dire des choses simples,
je dis avec des mots abstraits ce qui est notre expérience quotidienne:
ces histoires d'amour, d'amour qu'on donne et qu'on mendie,
ces histoires de pardon,
nous les connaissons bien,
elles sont au cœur de notre vie.

Que sommes-nous d'autre que des êtres de relation,
qui n'exissons que par les autres?
Qu'est-ce qui empêche de dormir sinon l'inimitié des autres?
Qu'est-ce qui empêche de manger son pain sinon le mal qu'on leur a fait,
et le pardon qu'ils ne nous ont pas donné?
Ne sommes-nous pas condamnés à l'évangile ?
Si Dieu est comme nous,

- je devrais dire «puisque nous sommes comme Dieu»,
puisque nous sommes à l'image du Dieu d'amour,
(c'est à se demander qui a copié sur l'autre !) -,

puisque dans le cœur de Dieu se passe ce qui se passe dans le cœur de l'homme,
et dans le cœur de l'homme ce qui se passe dans le cœur de Dieu,
puisque nous dormons mal à cause des autres,
il doit arriver que Dieu dorme mal à cause de nous.

N'empêchons pas Dieu de dormir...